

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 22

Artikel: Le tunnel du Simplon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256156>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à l'assiéger et à ne lui faire aucun quartier. Le siège commença en 1389 et après plusieurs jours de lutte, la garnison se vit forcée de se rendre à discrétion.

La femme d'Hermann, Ursule de Homberg, femme d'un esprit supérieur, obtint des Bernois, un sauf conduit pour elle, pour son fils au berceau et ses chambrières, pour se rendre à son château de Berneau, à quatre lieues de là.

Les Bernois, touchés de sa beauté et de sa grâce, lui permirent d'emporter ce qu'elle pourrait. Sans hésiter, elle chargea sur ses épaules son mari, Hermann de Reinach et le porta jusqu'au château de Bernau. C'est ainsi que fut sauvé du massacre ce dernier Reinach, comme à Sempach. Le château d'Auenstein fut rasé, la garnison toute entière passée au fil de l'épée.

Hermann de Reinach se bâtit un nouveau château, près de Bâle, celui de Reinach. Son fils se maria et donna naissance aux familles de Reinach-Montreux, Reinach Steinbrun, Reinach-Dürmenach et d'autres dont plusieurs existent de nos jours.

C'est de cet Hermann, le blessé pusillanime de Sempach et héros d'Auenstein, que sortirent au XVIII^e siècle les deux princes-évêques de Bâle Jean Conrad de Reinach, élu en 1705 et qui mourut en 1737. C'est ce prince, dont les véritables intentions ont été trop peu comprises par les historiens, qui a promulgué, en 1726, la fameuse ordonnance qui devait mettre un terme aux innombrables abus résultant de la guerre de Trente ans et auxquels le peuple s'était trop habitué. Cette fameuse ordonnance fut, comme on le sait, mise en exécution avec trop de raideur, surtout par le premier ministre du prince, le baron de Ramschwag et elle fut la cause occasionnelle du terrible soulèvement du peuple de 1730 à 1740 et qui se termina par la mort de ses commis Pierre Péquignat, Fridolin Lion et J. P. Riat.

Le second prince de la famille de Reinach, Sigismond de Reinach-Steinbrun, fut élu en 1737 et mourut en 1743. Il fut impitoyable dans sa vengeance contre les commis du peuple. Loin d'imiter le grand prince Christophe de Blarer, qui, dans un semblable soulèvement, sut pardonner aux coupables, Sigismond de Reinach descendit dans la tombe couvert des malédictions du peuple qui ne vit en lui qu'un tyran. Le peuple a conservé le souvenir de ce règne dans une chanson mâle et terrible, due à Thurmman,

que menait son fils, avait payé les premières notes mais en lui faisant observer qu'il eût dorénavant à équilibrer son budget, car à l'avenir il refuserait les traites qui lui seraient présentées.

Après s'être plaint amèrement de la parcimonie de son père qui l'obligerait à vivre comme un goujat et à s'habiller comme un laquais, Luc se bornait à faire envoyer à sa mère les mémoires des fournisseurs, et la trop faible mère payait le plus ordinairement toujours à l'insu de son mari.

— Je ne puis pas décourager ton frère en lui refusant ce qu'il me demande, vois-tu, Chantal, il ne m'écrit jamais plus.

Et Chantal, avec l'inexpérience de ses vingt ans, approuvait dans son affection fraternelle que la bourse de la mère ne se fermât pas à son fils. Elle se privait parfois volontiers elle-même d'une toilette nouvelle ou d'un bijou de prix, pour envoyer en cachette de l'argent à son frère — à titre de prêt — lui écrit-elle délicatement pour ne pas l'humilier.

en 1830, pour les besoins de sa cause ; la *chanson des Péquignat*. C'est à tort que Mgr Vautrey, dans sa notice sur Courgenay et d'autres historiens, font remonter l'origine de cette chanson populaire, à la mort de Péquignat. Elle ne date que de 1830.

Les armes des Reinach sont : « D'or à un lion, la queue, de gueules, la tête et le col d'azur, lampassé et griffé de gueules ».

A. D.

Le tunnel du Simplon

La colossale entreprise qui vient de livrer à la circulation le plus grand tunnel du monde a été terminée le 24 février 1903. Il ne s'est écoulé que six ans et demi depuis le jour où les évêques de Sion et de Novare ont béni, à Brigue et à Iselle, les premières installations pour l'attaque du Simplon, dont les deux points de départ sont aujourd'hui réunis (août 1898-février 1903). A chacune des deux têtes du tunnel, les bâtiments d'administration et d'exploitation couvraient une superficie de 6,000 mètres carrés. Il a fallu créer là de vrais villages pour abriter les milliers d'ouvriers employés à l'exploitation, avec logements, cantines, infirmeries, écoles pour les enfants, salles de réunion, vestiaires, bains et séchoirs.

Il a fallu également construire des aqueducs de déviation du Rhône et de la Diveria, amenant sur les turbines 5,000 litres d'eau par seconde, pour se procurer les 2,400 chevaux de force nécessaires à la perforation, à l'éclairage, à l'aération du tunnel et à la propulsion des vingt-cinq trains qui, au gros du travail, transportaient quotidiennement les ouvriers et les matériaux du déblai et de la construction. Pour l'aération du tunnel et l'abaissement de la température, qui s'est élevée sous le point culminant de la montagne jusqu'à 55 degrés centigrades, les machines convoiaient jusqu'au fond des deux galeries, deux à trois millions de mètres cubes d'air frais dans les vingt-quatre heures. L'envahissement de l'eau dans la galerie d'Iselle a atteint dans certains moments l'impétuosité d'un vrai torrent. Enfin, le travail s'est poursuivi jour et nuit sans relâche, cinq années durant, sans autre répit que les interruptions indispensables pour vérifier les alignements. Les équipes travaillaient pendant huit heures consécutives, et seulement six heures dans les passages difficiles. Quand l'attaque marchait bien, on avançait de cinq à neuf

mètres dans les vingt-quatre heures et l'on brûlait cinq cents kilogrammes de dynamite par jour.

Cette œuvre gigantesque a été accomplie, en dépit des difficultés résumées plus haut, par des ingénieurs italiens, français et suisses, avec une rare ténacité soutenue par une science qui ne s'est pas un instant démentie.

L'inauguration du tunnel a eu lieu le dimanche 2 avril ; son caractère religieux a ajouté à sa grandeur et à son originalité : deux évêques y présidèrent une émouvante cérémonie. Aux deux gares de Brigue et d'Iselle, côté suisse et côté italien, les invités, les ingénieurs, les ouvriers en habits de fête, s'embarquèrent sur des trains de wagons et pénétrèrent dans le tunnel au son des fanfares. Le rendez-vous avait été fixé à la fameuse porte de fer, établie pour arrêter les eaux tumultueuses au cours des travaux. Au moment où les invités italiens y arrivèrent, les Suisses, déjà rendus, éclatèrent en applaudissements. Puis la porte géante roula sur ses gonds. Alors, au milieu d'acclamations enthousiastes, dont les échos retentissaient au long de l'immense souterrain, l'ingénieur Brandeau et l'évêque italien de Novare, Mgr Vicario, passèrent les premiers et embrassèrent respectivement, sur territoire suisse, l'ingénieur Schultz et l'évêque de Sion, Mgr Abbel, tandis que les musiques jouaient les hymnes nationaux et que les invités échangeaient saluts et félicitations.

La science s'est donc unie à l'Eglise pour célébrer cette magnifique victoire remportée sur la nature !



Un pari

Le café du Commerce est un des mieux situés et des plus prospères ne Farémont-en-Barrois. Durant les après midi, les marchands de grains et de bestiaux y discutent leurs mercuriales et y tiennent leurs assises ; le soir, notamment à l'heure de l'appétitif, qui coïncide avec celle de la plus importante levée postale, les commis-voyageurs y font leur courrier ; et les bourgeois de la ville, négociants, fonctionnaires ou industriels, qui apprécient le confort moderne et prennent les consommations de choix, s'y réunissent volontiers à leur sortie de table, pour déguster leur demi-tasse ou leur hock en fumant, en parcourant les journaux, taillant des bavettes aussi longues que des bé-

XII

Une joyeuse animation règne à l'hôtel de Verneuil.

Des fleurs électriques s'épanouissent dans les massifs de verdure qui bordent la cour d'honneur. Le roulement ininterrompu des équipages qui se succèdent en longue file, accompagne en sourdine la voix claire du jet d'eau, dont les gouttelettes retombent en pluie de diamant dans la vasque de marbre. La porte ouverte du vestibule laisse voir ses colonnes enguirlandées de fleurs et ruisselantes de lumière.

Toutes les fenêtres se dessinent en trouées lumineuses, dans cette nuit sombre que n'éclaire pas même une étoile. Seuls, les bureaux élevés en bordure de la rue, à l'autre extrémité du jardin, s'obstinent, sous les paupières closes de leurs volets hermétiquement fermés, à garder une physionomie morne de tombeau. Aussi nul des brillants invités réunis ce soir pour fêter les vingt ans de Mlle de Verneuil, ne songe-t-il à porter ses regards de ce côté.

Des groupes de jeunes filles en fraîches toilettes, de jeunes femmes étincelantes de bijoux, de cavaliers portant le frac, et d'officiers en uniformes, circulent dans les salons. Des présentations s'échangent, des fusées de rires joyeux s'envolent sous les caissons dorés des plafonds, se mêlent au rythme chantant des valses.

Avec cette gracieuse simplicité qui la caractérise, Chantal, debout près de sa mère, reçoit les invités.

A-t-elle vraiment vingt ans ? Sa taille mince et fluette en accuse quinze à peine ! Cependant, en dépit de la gracilité des épaules qui semblent bien plutôt celles d'une enfant que celles d'une femme, la jeune fille est vraiment charmante, dans le flot de gaze blanche qui l'entoure de ses plis vaporeux. Quelques boutons de roses naturelles ferment l'échancrure du corsage, un bouquet semblable retient sur la nuque la masse opulente des cheveux qui couronnent son front d'un nuage d'or pâle. Ses yeux, brillants comme des saphirs, répandent sur son visage